rôle dans la préparation du Romantisme portugais, sa connaissance approfondie des littératures allemande et anglaise la firent comparer à Mme de Staël. Ses vingt ans de claustration l'avaient tournée vers la poésie et, dans les *Arcadies littéraires* du temps, elle était connue sous le nom d'Alcippe. Le fondateur de l'*Arcadia lusitana*, Corrêa Garçâo, la célébra ; l'oncle de Garrett fut son maître et son directeur de conscience ; Filinto Elysio s'honora de son amitié, et Bocage, qu'elle avait secouru, lui dédia le troisième recueil de ses *Rimes ;* enfin, vers la fin de sa carrière, elle eut le mérite d'éveiller et de diriger la naissante vocation poétique d'Herculano. C'est pourquoi il serait injuste de la confondre avec les adeptes arriérés de l'Arcadisme classique; elle nous montre au contraire quelle action novatrice la femme sut exercer dans la société portugaise, vers la fin du XVIIIe siècle, et comment l'esprit des salons aristocratiques de France et d'Allemagne devait influer sur la propagation européenne des idées libérales. Au fait, tout l'idéal moderne est fait de revendications féminines: bonté, justice, droit de l'individu, pouvoir social de l'amour. Ce que fut Gomes Freire dans l'ordre politique, la marquise d'Alorna le fut dans l'ordre littéraire. Dans son refus de se laisser couper les cheveux pour entrer en religion, Alcippe apparaît comme une sœur aînée de la Sara d'*Axël* du grand Villiers, et les épreuves qu'elle eut à traverser jusqu'à sa mort, en l'ennoblissant chaque fois davantage, font presque de cette figure féminine le symbole vivant de tout un mouvement social propagé jusqu'à nos jours.

Mme Olga Moraes Sarmento da Silveira ne pouvait mieux exercer son érudition, sa perspicacité féminine et son beau talent libre qu'à réhabiliter cette femme de grand cœur et de haute intelligence. « Son livre est le paiement d'une dette nationale, » a dit Theophilo Braga. Nous ne pouvons qu'applaudir à ces justes paroles.

Memento. — La scène portugaise est en deuil. Le maître D. Joâo da Camara, peintre minutieux des coutumes populaires, artiste émotif et pur, auteur des *Velhos*, de la *Rosa Engeitada*, de *Meia-Norte*, vient de mourir. Le théâtre portugais lui doit beaucoup pour son traditionalisme éclairé, et son exemple reste hautement apprécié parmi les jeunes.

Notre prochaine chronique sera consacrée aux poètes, et spécialement à Teixeira de Pascoaes, dont la spiritualité rêveuse fait songer à Lamartine.

Reçus le *Fabulorio* de Coelho Netto et *Excelsior* de Mayer Garçao, etc.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'immortelle Hellas. — Jean Psichari : *Roda ké Mila* (tome IV); « La Hestia », Athènes. — Le satirique Souris. — Kambysis.— Spyros Melas : *O yos tou Iskiou*, drame en trois actes ; « Panathinæa ». — Paulos Nirvânas : *O Archilecton Marthas*, drame en trois actes ;« Panathinæa ». — Paulos Nirvânas : *Alithia ké pséma*, his-

toires ; « Le Noumas». — Cimon Michaïlidis : *San Zoï kè san paramythi* ; « Panathinæa ». — Memento.

Il fut à la mode un instant de discuter autour de la survivance ethnique de l'ancien peuple grec, prétendûment aboli ou dégradé par trop d'invasions successives. Oiseuse, en vérité, cette question, que nulles investigations n'ont essentiellement résolue et qui ne peut pas l'être. Peut-être est-ce parce qu'il est demeuré une terre grecque, un ciel grec, une atmosphère grecque qu'il a subsisté une nation grecque. Et cela rapproche étrangement de la France l'**Immortelle Hellas**. Les éléments extérieurs les plus différents ont pu affluer dans son sein, tout s'y transmue et devient grec. De ce phénomène, la langue moderne ou vulgaire nous offre le reflet saisissant; tout ce qui est étranger n'y peut pénétrer qu'en acceptant exclusivement les formes et sonorités du terroir hellénique, et le cosmopolitisme des snobs ni les violences puristes ne peuvent rien contre la phonétique instinctive du peuple. Psichari (que le Gouvernement grec s'est souvenu fort à propos de décorer, soit dit en passant, vers novembre dernier), ne donne pas d'autres bases à son argumentation, et il faut s'étonner que les Grecs acceptent si malaisément une démonstration qui atteste précisément la pérennité du génie de la race.

Ils pourront, pour leur plus grand bien, goûter le nouveau panier de **Pommes et Roses**, que le savant humoriste et philologue leur offre cette année encore pour étrennes. Les arguments s'y entassent comme les épis dans la gerbe, épis qu'une main prodigue aurait d'abord éparpillés à travers le champ, et qu'on est tout heureux de trouver ensuite réunis, sans avoir à se donner la peine de les glaner. Ces documents — articles, lettres, polémiques — seront précieux à consulter plus tard pour l'histoire des luttes soutenues par le *Popularisme*, en vue d'occuper le rang auquel il a droit dans la vie nationale. Car, en vérité, le Vulgarisme revendiquant son droit intégral et souverain, avec preuves à l'appui, date bien effectivement de Psichari. Grammaticalement, le démotique est fixé d'ancienne date et Simon Portius, dès 1836, pouvait en établir une grammaire à laquelle il n'y a pour ainsi dire rien à changer aujourd'hui. Littérairement, il compte à peu près tout ce dont la Grèce a le droit de s'enorgueillir. Et pourtant, nul avant Psichari ne l'avait complètement révélé à lui-même. Désormais, il *est*, systématiquement.

Oh! nous ne prétendons pas démontrer que la norme psichariste soit indispensable à montrer quelque talent ou supériorité en langue vulgaire ; mais à chacun son métier, et celui de linguiste demande certainement quelque apprentissage. On peut avoir du génie, artistiquement parlant, et ne rien entendre à la philologie. Alors pourquoi ne pas accepter de suivre la méthode stricte, que les esprits compétents auront élaborée? Tout a ses règles, qu'il convient d'obser-

ver et que révèle, d'ailleurs, le minutieux examen des faits vivants. C'est dire qu'elles ne s'inventent pas. Par hasard, il en est que la perspicacité d'une oreille délicate et un sens aigu des nuances linguistiques suffit à renseigner et à conduire ; mais le phénomène est plutôt rare ; car le terrain est plein d'embûches. Ce fut le cas des poètes heptanésiens, dont Martzokis continue la tradition sans s'y asservir ; ce fut le cas de tous ceux qui s'en remirent presque exclusivement à l'inspiration ou qui abordèrent des genres inférieurs destinés au peuple. Ils gardent le mérite d'avoir empêché l'étouffement total de la langue vivante. D'aucuns, comme le satirique **Souris**, en dépit de certaines grossièretés d'exécution parfois ou à cause de cela même, ont fini par vaincre le préjugé puriste, mais pour eux seuls.

A notre avis, l'art de Souris manque souvent de hauteur, et nous devons, tout en l'aimant beaucoup, le regretter d'autant plus qu'il y a chez Souris l'étoffe d'un grand humoriste, apte à fixer d'un trait vif le caractère essentiel des personnages qu'il dessine. Sa fantaisie, trop de fois, reste simplement caricaturale ou gâtée de facilité, et l'on voudrait qu'il eût écrit davantage de pièces équivalentes à celle intitulée *Mon portrait* ou à ce *Joueur du premier de l'an*, traduit par Jean d'Argos pour le *Monde hellénique*.

Mais il est lui-même, et on l'aime pour cela, parce que le Grec, en dépit des merveilleuses facultés d'assimilation qui le distinguent, garde quelque chose d'irréductible, un arrière-fonds sur quoi réagissent, sans l'entamer, les modes et les influences. De celles-ci ne subsistera que ce qui est capable de s'harmoniser au rythme propre de l'Ame hellénique.

Ainsi, chaque mouvement d'idées descendu d'Europe vers Athènes marque une étape de la Renaissance grecque, en conformité des ressources imprévues dont le génie grec, par éveil spontané de ses propres réserves, réussit à s'enrichir.

Par là même l'avènement du Symbolisme permit à la révolution psichariste de porter tous ses fruits.

Déjà le naturalisme occidental avait suscité l'inattendue floraison des contes rustiques et des récits de mœurs.

Il n'y eut qu'un pas à faire pour ajouter à cette matière neuve et riche le leitmotiv de légende, que les chants populaires gardaient enfermé dans leur écrin. Un troisième élément surgit bientôt, qui semble d'abord n'être que l'écho de discussions occidentales, mais auquel le tempérament grec prétend accorder d'emblée la prééminence : l'élément idéologique puisé chez Ibsen, chez Mæterlinck, chez Hauptmann. Sous l'empire de telles influences, **Kambysis** extrait directement de la vie vécue ses premières et magistrales ébauches dramatiques ; mais c'est avec *la Bague de la Mère* qu'il

s'avise de mettre en œuvre le symbole touchant d'un thème de folk-lore. Il inaugurait ainsi, presque sans s'en douter, un mouvement d'art scénique, à l'élargissement duquel s'efforcent aujourd'hui les meilleurs talents d'Hellas. Concurremment Krystallis, à l'aide d'éléments analogues, mais avec l'idéologie en moins, renouvelait la poésie et, dans le domaine du régionalisme, prenait le pas sur toute l'Europe.

Peut-être n'existe-t-il pas aujourd'hui, eu égard à l'exiguité du territoire, une fièvre de création dramatique égale à celle qui porte actuellement vers la scène les écrivains athéniens. On peut leur reprocher, certes, pas mal d'inexpérience et beaucoup de non-valeurs ; mais faut-il s'y appesantir, quand éclosent par année, comme c'est le cas, deux ou trois œuvres réellement dignes de ce nom ?

Le Grec prise haut la fortune ; mais davantage encore l'Intelligence ; aussi, en Hellas, la passion d'écrire ne se limite pas aux classes aisées, et l'on peut voir surgir tout à coup au soleil de la renommée quelque passionnée figure d'autodidacte. Tel Spyron Melas, inconnu hier, acclamé aujourd'hui et qui, pauvre, s'acharna dans le rêve ardu d'être un artiste à tout prix. Son drame récent **Le Fils de l'ombre**, sans être le chef-d'œuvre absolu que certains proclament, met en évidence une rare personnalité, presque visionnaire à force d'audace. Vangos, le *fils de l'ombre*, n'est qu'un pauvre pêcheur, mais il a le génie et la volonté. Il aime Aurore, la fille du riche Lefteris, qui a un bateau à lui et une belle maison. Naturellement Aurore ne peut condescendre à donner sa main à ce bohême qui ne sait que chanter. Vangos s'engage sur le bateau de Lefteris et le mène à sa perte. Le capitaine seul est sauvé ; mais Aurore, dont Vangos a pourtant conservé le père, ne saurait encore consentir.

Le bateau est détruit. Reste la maison et avec elle l'orgueil de l'héritière. Vangos alors met le feu à la villa ; mais cette fois il ne sauve qu'Aurore. Il l'épouse enfin ; mais l'aime-t-elle ? Pour lui, que d'étranges remords assaillent parfois, quand le vent souffle sous la lune comme au jour de son crime, il ne peut s'empêcher, pour éprouver la jeune femme, de lui avouer ses forfaits. L'humble épouse n'est pas faite pour comprendre les fils de génies. Elle pousse des cris d'horreur et de malédiction qui ameutent les habitants de l'île.

On va livrer le criminel à la justice des hommes ; mais un être tel que lui ne saurait se laisser prendre, et Vangos se jette dans la mer. Ce surhomme, comme on voit, transporte en symbole un thème de folk-lore : comme le Merlin celtique, sa mère le conçut du baiser d'un démon ; mais au lieu de songer, selon l'exemple des héros chrétiens, à se hausser par de grandes actions jusqu'à celle qu'il aime ; c'est par le crime qu'il prétend triompher et s'affirmer fort. Quel

belle thèse humaine et moderne à la fois ! On a reproché au jeune dramaturge de n'avoir pas fait œuvre d'observation pure. Il a fait mieux ; il a rejoint d'un seul coup Eschyle et les grands tragiques de sa race. Dans sa conception du remords, il y a quelque chose de l'antique Destin et cela, qui est œuvre de poète, comme le lyrisme immanent à tout le dialogue, est très beau. C'est pourquoi, sans souci des écoles et oubliant ses querelles de langue, le public athénien ne s'est pas retenu d'applaudir.

Il ne s'est pas montré moins chaleureux pour l'**Architecte Marthas**, de l'éminent conteur et poète Paulos Nirvanas, dont c'était le début à la scène. C'est que, jamais, l'auteur *De la nature et de la Vie* ne s'était montré plus complètement lui-même. Conduit par Ibsen, à l'instar de Dante ayant pris pour guide Virgile, le dramaturge retrouve, au détour du chemin, le vieux Sophocle d'*Antigone* et de l'*Œdipe à Colone*.

M. Paulos Nirvanas, lui aussi, se soucie bien davantage de la vie *en dedans* que de toutes extériorités minutieusement copiées. Toute l'idée vit en nous par le sentiment dont nous l'animons et devient motrice de nos actes. Paul Marthas est un maniaque de la Beauté ; pour lui la douleur est quelque chose de laid ; aussi, veut-il à tout prix, fût-ce par le mensonge et la dissimulation, d'abord, par la mort ensuite, sauver la joie et la beauté de sa femme, la romanesque Mina, fille d'un vieil officier ruiné, qui la lui avait refusée et auquel il l'enleva. Au jour anniversaire de leurs noces, alors que des chœurs de paysans viennent avec des instruments de musique les congratuler, Marthas voit la gloire escomptée s'enfuir ; puis une perspective de fortune s'annonce, tôt déçue ; car voici le suprême désespoir : le père de Mina, auquel un délire de paralytique avait dicté la lettre annonçant l'opulence, vient de clore les yeux pour toujours. C'est le poète Markos Zolas, ami de l'Architecte, qui l'annonce. Que Mina aille apprendre cette nouvelle et elle va croire que le père est mort du chagrin causé par sa fuite. Il faut lui cacher tout ; il faut montrer un visage de joie, et la fête reprend. Marthas promet à sa femme tout ce qu'elle désire ; mais il est bien résolu, pour mieux lui garder un songe éternel de bonheur, à l'emmener avec lui tout à l'heure dans la mort.

Demeurés seuls, il l'enivre ; il s'enivre lui-même. Mina lui jouera au piano le morceau qu'il aime ; puis il lui propose de l'emmener en barque sur la mer, jusqu'au port où doit arriver d'Angleterre le cadeau qu'il lui destine. Et du rivage, bientôt, les familiers de la maison vide voient se renverser, sous le vent furieux, le frêle esquif.

Rien n'est plus poignant, ni plus grec à la fois, et tout le 3e acte est d'une perfection inimitable. Le style, celui de Nirvânas, est d'un charme musical particulièrement entraînant, et le dramaturge, encou-

ragé par son triomphe, a déjà terminé une nouvelle œuvre : *Maria i Pentayotissa*, qui sera le drame de la femme, de l'amour et du sang. Nul, au reste, n'excelle à se renouveler comme lui. Son récent recueil : **Fiction et Vérité**, *histoires pour les enfants et les philosophes*, en est une preuve éclatante.

Voilà de délicieux apologues, treize en tout, magiquement baignés de songe et de fraîcheur, avec du soleil et de la vie émue, qui ne doivent rien à personne et qui sont aussi capables d'amuser que de faire réfléchir. Ailleurs, à *Panathinaea*, à l'*Almanach Skokos*, qui est comme le livre d'or annuel de l'Hellénisme, Nirvanas a produit des récits de plus large envergure; mais il n'a rien fait qui unisse aussi gracieusement la profondeur à la simplicité. C'est le cas également des proses amoureusement travaillées que M. Cimon Michaïlidis nous offre sous le titre de : *Comme la Vie et comme le Conte*. Chacune de ces esquisses délicates justifie l'ingénieuse appellation. La pureté du style ne se compare qu'aux sources, où l'aurore se baigne parmi les jeunes fleurs, et chaque phrase évoque un geste, une attitude dans la lumière. Parfois, on songe à de fines aquarelles, où la sûreté de main d'un artiste accompli cache l'effort d'exécution. Ce livre fait grand honneur au vaillant directeur de *Panathinaea*.

Memento. — Ceux que nous sommes obligés de laisser momentanément en arrière voudront bien nous pardonner : M. Dimitracopoulos, auteur d'un admirable poème mystique *l'Incréée*, dans la langue du peuple, et qu'on ne peut comparer qu'à l'*Epipsychidion* de Shelley ; Mlle Hélène Lamari, dont nous connaissons plusieurs pièces qui sont des chefs-d'œuvre, tel le sonnet, *la Mort ;* M. Kalogeropoulos, dont *les Bas-reliefs*, agrémentés de quatre Noëls, sont de fine et très émouvante exécution — on songe aux proses de Moréas ; M. Costa Paroritis, conteur attentif et mélancolique des *Morts de la Vie*, dans une langue savoureuse ; Jean Ghikas, auteur de vigoureux récits publiés à Alexandrie, où se dessine tout un mouvement groupé autour de *Néa Zoï ;* M. Vassilacaky, dont les *Mémoires d'un joueur smyrniote* ne manquent pas d'un certain intérêt spécial, etc. A plus tard aussi les revues et journaux (*I Meleti*, *Igisô*, *Pinocothiki*, *Panathinaea*, *le Noumas*, *le Monde Hellénique*, *l'Hellénisme*, etc.).

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES RUSSES

Sur la littérature russe. — Le jubilé de Nékrassoff. — L. Andreïeff : *Les Ténèbres*. — L. Tolstoï : *L'Appel*.

Madame Hippius, dans ses **Notes sur la Littérature Russe de notre temps** (1), me fait l'honneur de parler de mes modestes efforts à faire connaître aux lecteurs du *Mercure* les différents courants de la littérature russe. Mais elle est trop sévère pour moi, et

(1) *Mercure de France*, n° 253.